

## LE CHASSEUR D'AIGLES.

On m'avait signalé un nid d'aigles, dans l'anfractuosité d'une roche taillée à pic, sur les flancs abrupts du Saint-Bernard. Je partis donc un jour, grand matin, armé d'un long couteau de chasse, en compagnie de deux montagnards vigoureux, chargés de cordes solides.

Arrivé sur un petit plateau dominant la roche que l'on m'avait indiquée, je fis attacher les cordes à un tronç d'arbre à demi brisé, qui se trouvait à quelques pas de là; je passai mon bâton ferré dans un nœud coulant que je fis à l'extrémité de la corde; j'y disposai mes jambes comme sur une trapèze; puis, mettant le pied sur le bord de la corniche, tantôt que mes compagnons, de leurs bras robustes, retenaient la corde pour la dérouler peu à peu, je me lançai dans l'espace.

J'avais au-dessous de moi un abîme de près de 500 pieds de profondeur, et je glissais le long d'un rocher perpendiculaire sur lequel appuyait par intervalles le bout de mes pieds, tandis que mes doigts embrassaient la corde. J'apercevais ça et là quelques touffes d'herbe, grêle et brisée par le soleil; pas le moindre arbuste; quelques crasses dans le roc, et, au fond, des roches entassées pêle-mêle et noyées dans l'écume d'un torrent que j'entendais mugir.

Tout à coup, un cri rauque et perçant retentit au-dessus de l'endroit où je me trouvais, et je vis un aigle qui s'élançait d'une espèce d'exavation, en face de laquelle j'arrivai bientôt. C'était la mère, sans doute que le bruit de mes pieds heurtant le roc avait effarouchée. Je fis signe à mes hommes de retenir la corde, et j'aperçus, blottis au fond d'une arête hérissée de branches et de feuilles sèches, deux magnifiques aiglons qui se mirent aussitôt à s'agiter et à pousser des cris de détresse. Je me hâtai de les saisir, et, les enfermant dans un filet que j'avais suspendu à ma ceinture, je hélai mes compagnons, et leur criai de toute la force de ma voix, de me hisser sans retard, car j'avais, à écrasé que les cris des aiglons n'attirassent le père et la mère, à qui j'aurais à livrer un combat toujours redoutable en pareilles circonstances.

Mes hommes r prirent la corde, et je remontai lentement. Je me trouvais à 150 pieds environ du sommet de la roche, et je distinguais au-dessous de moi les flots écumeux, qui se brisaient avec fracas. Cependant les aiglons redoublaient leurs cris, et je portais mes regards de tous les côtés, prêtant l'oreille, interrogeant avec anxiété toutes les cimes environnantes; j'appréhendais à chaque instant de voir les aigles fondre sur moi.

L'ascension s'opérait sans obstacle et sans interruption, mais trop lentement encore au gré de mes desirs; j'aurais voulu d'un bond franchir la distance qui me séparait de la corniche, car je ne sais quel pressentiment m'avertissait du péril où je me trouvais. En effet j'entendis bientôt de grands battements d'ailes avec des cris rauques et sinistres, et j'aperçus planant au-dessus de ma tête, deux aigles énormes, qui ne tardèrent pas à s'abattre sur moi, les yeux sanglants et terribles le plumage hérissé de fureur.

Je poussai un grand cri, afin d'effrayer les aigles et d'exciter en même temps mes hommes à se hâter. J'étais encore à 100 pi ds du sommet... Je sentis en ce moment de violents coups de

afin de garantir mes yeux, je fis tourner mon arme au-dessus de moi et autour de moi avec une espèce de vertige. Un frisson nerveux parcourut tout mon corps et la sueur inonda mon visage.

Cependant les aigles ne s'éloignaient pas; leurs cris augmentaient même avec leur fureur, tandis que les aiglons, excités encore par la présence du père et de la mère, redoublaient leurs gémissements aigus. J'étais étourdi, harassé, hors de moi; mais la peur et le sentiment du danger soutenaient mes forces. J'aurais voulu atteindre un de mes terribles adversaires; je me disais que, si l'un des deux venait à lâcher prise, l'autre ne tarderait pas à le suivre. Je ralentis donc, dans ce but, le mouvement de mon arme, puis, allongeant tout à coup le bras vers les aigles qui s'étaient rapprochés, je portai un coup rapide et vigoureux à la femelle, qui tournoya quelques instants au-dessus de moi avec des cris affreux, et battant de l'aile, alla se perdre et s'abîmer dans les eaux du torrent. Le père s'éloigna aussitôt et courut affolé, vers son nid, puis revint un moment vers moi, et, enfin, poussant de longs gémissements plaintifs et lugubres, il s'en alla planer au-dessus du gouffre, à l'endroit où sa compagne avait disparu.

Je respirai enfin, et, pendant quelques instants, je me crus délivré. Je levai les yeux; il ne me restait plus qu'une trentaine de pieds à parcourir. Je poussai un cri de joie. Mais en même temps, ô spectacle horrible! je remarquai que la corde au-dessus de ma tête, était à moitié tranchée. Sans doute que dans les mouvements que j'avais faits avec mon couteau pour me défendre, je l'avais atteinte. Je compris aussitôt l'étendue et la gravité du danger nouveau que je courais et l'horreur de ma situation me glaça d'épouvante. Un tremblement convulsif s'empara de moi je cachai ma tête entre mes deux mains, et j'attendis la mort..... Au-dessus de moi j'apercevais l'effrayante profondeur de l'abîme prêt à m'engloutir, et je n'osais faire le moindre mouvement, de peur de rompre la partie de la corde qui me retenait encore. J'essayai de pousser un cri pour avertir mes compagnons et leur signaler le péril où je me trouvais; ma voix expira sur mes lèvres. J'étais suffoqué.

Cependant je sentais qu'à chaque secousse imprimée à la corde quelques nouveaux fils se détachaient, et je me disais que d'un moment à l'autre j'allais être précipité. Je regardais l'abîme; il était effrayant!... Alors une sueur froide inonda tout mon corps... Tout à coup, j'entendis un craquement au-dessus de ma tête; mes cheveux se dressèrent, un nuage passa sur mes yeux parmi les étincelles; je sentis que j'étais perdu. Je levai la tête. Hélas! les deux tiers de la corde avaient cédé; je ne tenais plus que par quelques fils.

Je compris alors qu'avant quelques secondes tout serait fini. J'étais à peine à trois mètres de la corniche, et j'allais périr en arrivant au terme... Je résolus en ce moment de tenter l'impossible. J'allongeai le bras pour me cramponner à la corde, au-dessus de la coupure; mais je ne réussis pas à l'attendre. Je ne pouvais pas non plus me soulever sur mon siège, et d'ailleurs j'avais à craindre que le moindre mouvement n'achevât de briser les quelques fils qui me tenaient suspendu. Cependant il n'y avait pas de temps à perdre, et mon salut dépendait peut-être d'un instant. Faisant

alors un effort désespéré, j'appuyai fortement sur ma main gauche, qui serrait la corde; et, bondissant sur mon siège, au risque de tout briser, j'allongeai le bras droit. Je sentis glisser entre mes doigts l'extrémité de la corde, que j'avais saisie au-dessus de la coupure.

Il me sembla en ce moment que je tournais sur moi-même en tombant dans les profondeurs. Je sentis que je descendais, que j'approchais de plus en plus de l'abîme; j'entendais les mugissements affreux du torrent, et ce bruit vague et sourd que produit sur le tympan d'un homme qui se précipite l'agitation des couches d'air qu'il traverse. Puis, tout à coup, j'éprouvai une secousse épouvantable, un horrible craquement dans tous mes membres. J'ouvris les yeux... Je me trouvais sur le petit plateau du sommet de la roche, au milieu de mes compagnons empressés à me donner leurs soins.

Ils me racontèrent alors que, au moment où ma main avait saisi l'extrémité de la corde, épuisé sans doute par l'effort suprême que j'avais dû faire, et aussi par la frayeur, je m'étais évanoui. Ma main paralysée allait lâcher prise, lorsqu'un de mes compagnons, penché sur le bord de la corniche, avait réussi à me saisir et à me retenir, au risque d'être précipité avec moi dans les profondeurs de l'abîme, en voulant me sauver.

Mes cheveux étaient devenus blancs.

## LE MAL ET LE REMÈDE

Dans une étroite cellule aux murs épais, à la porte grillée, vraie cage d'animal féroce, un jeune homme, je pourrais dire un enfant, attend sa dernière heure. C'est l'assassin du président Carnot, c'est le mitron Caserio. On lui a mis des entraves aux bras et aux jambes pour l'empêcher de hater l'arrivée de la funèbre moissonneuse; avant de le conduire à la guillotine, on veut qu'il souffre, jusqu'à la dernière minute, les angoisses de cette veillée de la mort hantée par les plus terribles visions.

Pour lui et pour ceux qui s'apprentent à suivre son exemple, les lois répressives ont été modifiées. Plus de publicité, plus de piédestal, plus d'apothéose. Le temps n'est plus où un journal parisien décapitait son tirage en publiant les détails les plus intimes de la vie du condamné à mort Troppmann l'assassin de la famille Kink de Roubaix. Le misérable ne buvait pas un verre d'eau, ne jouait pas avec ses gardiens une partie de cartes ou de bon jeu, ne prononçait pas une parole, sans voir ses faites et gestes, commentés par les feuilles publiques, porter l'émotion dans tous les foyers européens.

Et, plus récemment, les Ravachol, les Vaillant, les Henry eurent, comme les grands conquérants, leurs historiens et leurs poètes. Le dernier surtout, renversant les rôles, s'avisant de faire leur procès au gouvernement et à la législature, prononça un réquisitoire formidable qui fut imprimé intégralement dans les colonnes des journaux de toutes nuances. Le testament de cet anarchiste, rendu public par les amis de l'ordre, prépara d'autres attentats.

Puis les condamnés agissaient tous dans la même façon. Il y avait une formule consacrée pour chacune de leurs déclarations. Jusque sous le couteau de la guillotine le cri de rigueur était indiqué: "Vive l'anarchie!" On lançait ce défi d'une voix

vibrante, quand on en avait la force; on le... raillait, quand la suprême angoisse rendait la gorge sèche. Ces pauvres malheureux jouaient la comédie jusqu'au bout; ils parlaient et agissaient pour la galerie. La populace avide voulait des suppliciés "dignes," récitant bien leur leçon, sans omettre le moindre passage. On murmurait quand le compte n'y était pas.

Plus rien de cela aujourd'hui. La Cour d'assises prend les allures d'un conseil de guerre. C'est l'état de siège, le tribunal presque secret pour juger des bandits qui opèrent dans l'ombre.

C'est un progrès, mais je n'y vois pas un seul pas du côté du résultat final. On évitera sans doute quelque scène scandaleuse, les malfaiteurs, dépouillés de l'aurole du martyr, trouveront peut-être moins d'imitateurs, mais le mal reste le même.

Ce n'est pas Caserio qui est dangereux, c'est la Société sans foi. En guillotinant cet égaré—qui a bien mérité cette suprême distinction—on aura fait tomber une goutte d'eau ou de sang sur un grand incendie. L'élément destructeur, un moment ralenti, recommencera ses ravages. En mettant une emplette sur une plaie causée par la corruption du sang, on ne sauve pas le malade. Tout au plus lui procure-t-on un soulagement passager. Ce qu'il lui faut, c'est un traitement complet, c'est un médicament intelligent qui, attaquant le mal à sa racine, purifie le sang et rétablit le fonctionnement normal des organes.

Les lanceurs de bombes et les chevaliers du poignard sont les plaies de la société malade. On ne guérira pas celle-ci en supprimant ceux-là. La plaie, violemment fermée, sera suivie d'une autre plaie plus étendue et plus profonde. Il faut refaire l'organisme.

Toutes les lois, tous les mesures de rigueur seront sans efficacité, si les législateurs ne comptent que sur des moyens purement humains. En guérissant un infirme, le Sauveur lui dit: "Allez et ne péchez plus." Tout est là. Qu'on cesse de faire la guerre à l'Église et à ses ministres, qu'on ferme les écoles sans Dieu, qu'on enseigne le catéchisme et le décalogue, qu'on apprenne aux déshérités de la fortune à espérer ou à craindre autre chose que le néant en-delà de la tombe, et la plus grande partie des misères qui affligent l'humanité disparaîtront comme les brouillards se dissipent sous l'influence bienfaisante des chauds rayons du soleil.

L'encyclique de Léon XIII sur la Question Ouvrière, ce monument imprissable de philanthropie et de charité chrétienne, indique la marche à suivre au peuple et aux rois. Elle prêche la vraie fraternité, l'amour du prochain découlant naturellement de l'amour de Dieu.

JEAN DES ERABLES.

## De la Croix

## RESTONS AUX CHAMPS

On va donner la prix pour les écoles, et comdien y aura-t-il de prix d'agriculture.

N'est-il pas curieux que l'enseignement de l'Etat, enseignement obligatoire, laïque, et qui coûte fort cher aux contribuables ait un tel dédain pour les deux seules sciences qui font l'homme fort et le rendent capable d'envisager sans crainte l'avenir et l'éternité: la science et la religion et celle de l'agriculture!

Dans l'Ouest, nous l'avons dit, sur l'initiative de la Société départementale d'agriculture et d'industrie d'Ille-et-Vilaine et de son ancien président

M. de Lorgeril, les écoles libres sont entrées hardiment dans la voie du progrès: grace aux énergiques efforts de Fr. Abel, elles ont organisé partout l'enseignement agricole. La Société des Agriculteurs de France a créé un brevet et un diplôme pour récompenser les plus méritants. Cette année, un concours a réuni plus de 3000 concurrents, appartenant à 125 écoles des départements de la Bretagne. Voilà déjà de beaux résultats.

Un inspecteur primaire a demandé au Fr. Abel de vouloir bien lui faire connaître cette organisation. On s'est empressé de mettre tous les documents à sa disposition: et l'inspecteur a reconnu qu'il n'existait rien de pareil dans l'Université!

La voie est tracée: le mouvement lancé; qu'il se généralise.

De grace, faites-nous de bons laboureurs et de bonnes ménagères!

Il y a bien longtemps que nous protestons contre la manie de donner aux enfants une instruction et une éducation qui en feront des déclassés et des malheureux.

Aujourd'hui, tous les organes de la publicité nous font écho. Notre Supplément d'hier montrait, chiffres en mains, toutes les carrières dites libérales, archicombles: les administrations regorgent; l'Université s'étrangle, les médecins, les avocats s'étouffent; dans les écoles militaires et autres, on crie: Assez! assez! passez à côté.

Après 15 ans d'études; après des efforts désespérés pour porter d'assaut les abrupts retranchements ou se casemater MM. les examinateurs, le malheureux candidat, épuisé de sang et de cerveau, en est réduit à opérer chez le bookmaker ou à mourir de faim; il sort le moins triste qui puisse l'atteindre, est celui de "propre à rien."

Un journal illustré publiait naguère une spiruelle caricature: sous l'arche d'un pont un ramassis de dépenaillés attendaient le jour, et, au-dessous, la légende: Les chevaliers du brevet et du baccalauréat.

Restons aux champs.

—Mais le blé, le vin ne se vendent pas.

—Mangez votre blé, buvez votre vin; faites comme vous voudrez, mais restez aux champs.

On y travaille beaucoup, on y prie beaucoup, on y souffre: c'est vrai: mais moins que sur le pavé des villes et même que dans les anticambres des ministères.

UN PETIT LABOUREUR.

## UN LIBRE-PENSEUR.

Un libre-penseur causait un jour affaires chez un fervent catholique, quand se présenta le petit Frère quéteur des Capucins. Le maître de la maison fut généreux, selon sa coutume l'Indie, soulevant d'un air moqueur: "Combien vous coûte, chaque année, l'entretien de ces moines, des bonnes sœurs, de vos curés, de vos sacristains de vos confréries?" —Près de cinq fr. par jour. —Et il y a longtemps que vous faites ce métier-là? — Quarante ans passés. — Eh! bien, si vous l'aviez placé à intérêt vous pourriez aujourd'hui rouler carrosse. — Supposez que je ne l'eusse point jeté aux Juifs du Panama, qui en font certes moins bon usage que nos religieux et nos religieuses; mais vous reprit l'interlocuteur, ne donnez-vous jamais rien pour les bonnes œuvres? — Moi, jamais. — Parfait, alors, allons faire un tour dans le carrosse que vous avez du acheter avec vos économies.

Le libre-penseur ne sut que répondre. Il ne lui restait même pas de quoi se faire enterrer. L'argent qu'il ne donnait ni aux pauvres ni aux œuvres se fondait ailleurs. L'aumône n'appauvrit jamais, dit le proverbe. Et l'Evangile nous apprend que prodigne dans la débauche se ruine toujours.

## LE SOIN DU A LIAME

Un missionnaire, voyant un domestique qui pansait un cheval avec beaucoup de soin, lui fit cette question: "Mon ami, combien mettez-vous de temps chaque fois, pour teindre votre cheval en si bon état?"

Je mets plus de deux heures par jour, lui dit-il.

J'ai maintenant une autre question à vous faire: permettez-moi de vous l'adresser simplement: Combien de

temps, donnez-vous chaque jour au soin de votre ame, pour obeir à Dieu, votre maître et faire votre salut?

Le domestique, qui était franc, répondit naïvement: "Tous les matins, je fais le signe de la croix et je dis un Pater; j'y ajoute quelquefois un Ave. Le dimanche, je ne manque guère la messe; mais j'aime autant les messes qui sont courtes: voilà tout."

Le missionnaire lui répondit alors: Mon ami, puisque vous avez si peu de soin de votre ame, et si grand soin de votre cheval. "si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre ame."

## J. H. Myrick &amp; Co.

Importers and Dealers in DRY GOODS.

HARDWARE,

BOOTS & SHOES,

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies.

at TIGNISH and

ALBERTON.

Their empty shelves of April last are all replenished with new importations of very latest styles and patterns from Glasgow, London, United States and home manufacture. They feel confident that they are offering excellent values in their several lines.

DRESS GOODS

Dress goods in great variety with all the necessary trimmings. Millinery in detail. Ladies' mantles of all kinds. Waterproof garments. Sunshades and Umbrellas; in fact everything required for rain or sunshine.

BOOTS & SHOES

As usual a speciality is made of Boots & Shoes; the assortment is great and prices cheaper than ever.

GROCERIES

A large stock of groceries is offered, comprising in part of Tea of good strength and fine flavor. West India raw sugars that are bright and light. Chase & Sanborne's celebrated coffee, &c, &c.

FLOUR

A large stock of flour always on hand, and arriving from Ontario Mills weekly, so that their customers are sure of a freshly ground article.

Thanking their patrons of the past, they solicit a continuance of their confidence, promising prompt and careful attention to all orders entrusted to them.

June 15 '94

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Nous avons en mains une quantité d'Assesment Bills pour Taxes Prix modérés.

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars.

NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

STANDARD FASHION CATALOG now ready for Fall and Winter of 1894. 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. Sent free, for only 25 cents. STANDARD FASHION CO., 342 West 11th Street, New York.